

## LE JOURNAL DE CLAUDEL, UN JOURNAL INTIME ?

J'avoue m'être très peu occupée du journal de Claudel jusqu'ici ; une brève intervention dont le *Bulletin de la Société Paul Claudel* garde la trace (1983, n° 92), évoquait plutôt des questions générales (« Le journal intime pourquoi et pour qui ? »). Dans l'essai que j'avais consacré au *Journal intime* (PUF) je ne traitais guère de Claudel. Je ne suis pas claudélienne, mais ce n'est pas une excuse suffisante (je ne suis pas non plus spécialiste d'Amiel, par exemple, et j'en parle souvent). Je crois que le journal de Claudel me faisait peur, et il a fallu la gentille insistance de Catherine Mayaux pour que j'accepte de vous présenter ces quelques réflexions. Peur pourquoi ? Parce qu'il est trop gros ? Là encore, mauvaise dérobade : les journaux quand ils sont tenus un certain temps deviennent toujours énormes, comme la répétition des jours dont ils sont le reflet. Alors ? Le journal de Claudel embarrasse parce qu'il est trop riche, parce qu'il répond à des formes diaristiques multiples et finalement nous interroge sur la notion d'intimité.

### UN FOISONNEMENT

Le journal de Claudel occupe deux volumes denses de la Pléiade, enrichi par de multiples notes fort utiles, d'autant qu'un journal procède souvent par allusion – d'où le problème du destinataire sur lequel il faudra revenir. Le journal de Claudel commencé à Fou-Tcheou en septembre 1904 et qu'il tiendra jusqu'à sa mort (dernier journal, 19 février 1955) peut apparaître au lecteur comme un laboratoire où s'expérimente la plupart des formes possibles.

Il est d'abord un recueil de citations, souvent en latin, citations de la Bible, des Pères de l'Église, de divers auteurs spirituels. Le lecteur curieux et souvent un peu voyeur, reste sur sa faim. « Son départ-I<sup>er</sup> août

1904 ». C'est bien là qu'un journal « intime » se déploierait, exprimant souffrance, luttes intérieures, puisqu'il s'agit du départ d'Ysé. On peut dire que cette première mention constitue un refus de l'intime. Pas de commentaire non plus pour accompagner la note : « nouvelle reçue à Fou-Tcheou le samedi 19 novembre 1904<sup>1</sup>. »

Il ne s'agit pas non plus, dans ces premières pages, d'un journal spirituel comme en ont tenu des Mystiques. Plutôt que d'évoquer les difficultés qu'il a rencontrées, Claudel préfère insérer, à la date de sa mort, la lettre de l'abbé Villaume de 1903, d'un autoritarisme stupéfiant, et dont il n'a pas suivi les injonctions (« Il vous faut vous démettre de vos fonctions et entrer au noviciat des bénédictins »). Claudel ajoute : « À peine mort, j'ai senti les effets de sa protection<sup>2</sup> ». Mais on ne trouvera pas l'équivalent du *Mémorial* de Pascal. Pas plus de « pleurs de joie » que de pleurs de souffrance. Les quelques notations plus personnelles apparaissent comme des commentaires : « Ne pas interroger Dieu [...] N.S. [...] ne répond pas à Hérode et à Pilate » (p. 18). Dans le commentaire de « *Et umbra mortis* » s'exprime une profonde angoisse – « La mort. Quelles ténèbres dont la nuit la plus noire n'est encore qu'une image et qu'une ombre » – mais ce simple commentaire d'une citation n'est pas développé.

Dès 1906, le journal, même s'il contient fréquemment des citations, change de nature. Certes, on peut trouver un peu bref l'annonce du mariage avec Reine, le 15 mars 1906, qui se ramène à un historique de l'Hospice des Jeunes filles incurables (p. 34) ; cependant le journal devient beaucoup plus personnel. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette mutation : la force des sensations ou même du souvenir d'une sensation vivifient le journal :

Le matin à Damas – Et toutes les fois qu'un souffle d'air passait, on respirait l'odeur délicieuse des fleurs. (p. 34)

Peu à peu le monde extérieur, grâce à la sensation, reprend vie, non qu'elle ait été ignorée jusque-là, mais elle ne faisait pas partie du journal. Le voyage, l'arrivée en Chine ont, en quelque sorte, forcé la sensation à s'exprimer. Des sensations, même ténues, ont droit à l'existence : « le vent, le bruit des stores sous la vérandah, le jour, la nuit » (p. 35).

Le journal prend chair, grâce au voyage ; le journal de voyage est une des formes les plus anciennes du journal, pratiquée dès l'Antiquité.

1 *Journal*, Pléiade, 1969, t. I, p. 13.

2 P. 14.

Il a l'avantage, aux origines, d'avoir une apparence d'utilité – car c'est là une des questions que pose ce genre littéraire : pourquoi, pour qui écrit-on ? – Alors que l'intime jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle demeure voilé, inédit, le journal de voyage est fait pour être diffusé ; d'où la présence d'un destinataire, fût-il fictif (ainsi cher Philothée,) ; d'où la multiplication des journaux de voyage en Italie avec le président De Brosses entre autres ; d'où les récits de voyage des Jésuites en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle, au XIX<sup>e</sup> en Espagne, en Russie, etc. Les notes de voyage que contient le journal de Claudel ne sont pas destinées à être publiées telles quelles, mais on peut supposer que Claudel pensait s'en servir pour des récits plus développés, comme *Connaissance de l'Est*. En tout cas la présence de notes de voyage change le registre de l'écriture, qu'il s'agisse d'un voyage en Autriche, à Damas, ou en Extrême-Orient : « belle promenade sur les murs de Pékin » (p. 35), « grand coup de foudre doré » (p. 36). La vie professionnelle de Claudel permet cette prolifération de notes de voyage, et le journal revêt peut-être alors une fonction d'aide-mémoire qu'il possède chez beaucoup d'auteurs.

D'autre part apparaissent, de plus en plus nombreuses, des notations relatives à la création littéraire<sup>3</sup>. Ce qui est encore une autre forme du journal, journal d'une œuvre, journal de l'œuvre – aspect qui va s'accroître au fur et à mesure que cette création prend plus d'importance : Claudel rend compte de diverses mises en scène de son théâtre, plus qu'il ne parle de la genèse des textes.

Claudiel a été tout à fait conscient de cette transformation de son journal, au point d'être tenté de pratiquer deux cahiers parallèles. En 1908, il prévoit un cahier, à côté du journal, pour les découvertes scientifiques (la planète Mars), et pour les projets de drame – curieux classement qui donne à réfléchir et qui souligne peut-être la dimension cosmique de l'œuvre<sup>4</sup>. Vite il renonce à pratiquer deux cahiers parallèles, peut-être s'est-il rendu compte que la délimitation entre les deux cahiers était floue : l'œuvre fait partie de l'homme.

Alors qu'un recueil de citations pouvait sembler intemporel, la conscience du temps est beaucoup plus sensible lorsque le journal devient plus personnel :

42 ans – quand ce livre encore blanc sera rempli, j'en aurai près de 50, l'âge de mon père quand je suis né » (p. 165). Cinquante ans, commencement de la vieillesse. (p. 416)

3 Voir p. 1131.

4 Dans l'édition de la Pléiade, cahier II a, p. 131.

La relation familiale devient un marqueur du temps, et le journal se fait sablier, ou horloge, lorsqu'il rappelle divers anniversaires.

Ces transformations et cet approfondissement du journal l'amènent à devenir davantage un miroir du « moi ». Et d'abord de l'apparence physique de Claudel. Curieuse réflexion : « Contradiction dans ma figure » suivie d'une question : « laquelle l'emportera des deux parties de ma figure ? » (p. 256). Le corps devient plus présent. Ainsi un panaris au pouce qui a été opéré n'aurait certainement pas été mentionné dans le journal des premiers temps. Le journal exprime alors plus totalement la conscience de soi, corps et âme.

Une des fonctions du journal, c'est de consigner les « bonnes résolutions ». Cette fonction héritée des cahiers de confession, peut avoir été complètement laïcisée, ainsi lorsque Stendhal prend la résolution d'écrire deux heures tous les jours « génie ou pas », ou lorsque Benjamin Constant décide, sans y parvenir, de « rompre avec Germaine ». Claudel lui restitue sa fonction religieuse au plus haut niveau quand il s'agit d'un moyen d'accéder à la conscience de Dieu, grâce à la conscience de soi. Mais le journal consigne aussi des résolutions plus profanes. Ainsi cette bonne résolution : « éviter la précipitation qui est mon principal défaut » (I, p. 531<sup>5</sup>).

Claudel semble donc avoir expérimenté toutes les formes de « journal », et cette variété des formes était nécessaire pour tenter de rendre compte de la richesse et de la diversité du moi. Mais, malgré ce foisonnement, ou peut-être à cause de lui, peut-on parler d'intime ?

## L'INTIME

Qu'entendre par là ? Les éditeurs de la Pléiade se sont bien gardés de parler de journal intime, et c'était sage ; Claudel lui-même parle de son « journal », et non de son « journal intime ». Il semble que l'expression « journal intime » ait été surtout employée pour éviter l'équivoque avec le domaine journalistique, alors que l'anglais écarte cette difficulté en parlant de « diary », d'où les mots français « diariste », « diaristique » qui sont laids mais pratiques. Ils ont l'avantage d'insister sur la notion de datation, seule caractéristique vraiment fondamentale d'un genre littéraire mal défini.

5 Voir P. Varillon, Pléiade, t. I, p. XLIII.

Mais enfin, qu'est-ce que l'intime ? On a proposé la définition suivante : « espace intérieur mettant en jeu le registre du secret vis-à-vis d'autrui, mais aussi de soi-même<sup>6</sup>. » Cette définition n'est que partiellement satisfaisante. La notion d'espace intérieur est difficile à définir. La notion de « secret » est mouvante. Les blogs actuels ne sont guère soucieux de préserver un secret ! Les limites du secret et du dévoilement ne sont pas les mêmes pour un homme du XX<sup>e</sup> siècle, pour un homme du XVII<sup>e</sup> ou de l'Antiquité. La psychanalyse a introduit une autre conception du secret envers soi-même.

Laissons ces généralités pour revenir à Claudel. Dit-il la vérité, toute la vérité ? Mais le journal n'est pas l'autobiographie et ne comporte pas ce fameux, et d'ailleurs discutable « pacte » entre l'écrivain et le lecteur, qui fait songer à une pratique judiciaire<sup>7</sup> ; aucun pacte dans le journal, sinon de l'écrivain avec lui-même ; ainsi lorsque Stendhal se refuse, au nom de la spontanéité, à corriger une faute de français, ou lorsque beaucoup de « diaristes » se reprochent d'avoir négligé de tenir leur journal, et d'avoir pris du retard.

L'intimité, telle qu'on peut la traquer dans le journal de Claudel, élimine le domaine de la sexualité auquel, surtout de nos jours, on a tendance à le réduire, à tort me semble-t-il, surtout pour un écrivain dont la poursuite de l'œuvre constitue le fondement de l'identité. L'identité multiple est le socle profond de la création, et le journal fait partie de cette création, est une forme de création.

Le journal de Claudel devient davantage une œuvre littéraire, à mesure qu'il se développe ; les fragments – le journal est de l'ordre du fragmentaire – sont de plus en plus longs, de plus en plus personnels : on est loin du simple recueil de citations par quoi il commençait, comme nous l'avons vu. Les six années passées à New York ont permis un progrès que Claudel résume ainsi, au moment de son départ :

Fin de ces six années belles, heureuses, intéressantes, fécondes, et marquées par de grands progrès spirituels et intellectuels. (II, p. 9)

Effectivement, le journal est de plus en plus riche, en particulier pour ce qui concerne la peinture et la musique. L'intimité s'élargit, intimité avec soi-même, avec l'autre, dans le rapport avec le temps ; prend alors toute sa signification cette datation dont j'évoquais l'importance.

6 Jean-Pierre Duref-Varenbout, *Cahiers de psychologie*, 2009, 1.

7 Voir Gisèle Mathieu-Castellani, *Le Tribunal imaginaire*, 2006, éditions du Rocher.

On notera aussi la place des rêves, et parfois de rêves fort étranges, ainsi celui de Sapho :

Rêves. Le sang de Sapho comme un filet rouge se mêlant à une flaque limpide d'eau de mer. Sapho s'abattant sur la grève de Leucate et faisant s'envoler un tourbillon de mouettes. Le char du Soleil qui s'ébranle : et les grands dogues solaires qui sautent aux naseaux des chevaux (le dogme solaire). (p. 34)

La note de la Pléiade précise que « Le sang de Sapho [...] eau de mer » a été ajouté en marge. De même « (le dogme solaire) » qu'il faut peut-être lire : « le dogue solaire ». Peu importe, ce qui me semble surtout intéressant, c'est le phénomène de l'ajout. L'image a gagné en précision, ce qui suppose une sorte de remémoration, une importance aussi donnée au rêve dans la constitution de l'identité, un désir d'en faire un texte. Ce rêve intrigue les claudéliens, encore plus que Claudel : sang féminin, saphisme, suicide, intervention du Soleil... laissons les psychanalystes, mais soulignons l'insertion des rêves dans le journal, comme un élément de l'intimité, et aussi de la « littérarité » : le rêve devient récit. Moins inquiétant et plus lié à la vie professionnelle, le rêve du télégramme déchiré : « En rêve, j'essaye en vain, avec désespoir de lire un télégramme déchiré » (p. 40) : échec, désespoir. Ou encore :

Rêve bizarre. Je suis mis à la Bastille dont Giraudoux est gouverneur. Je suis dévoré de curiosité de cette chance d'exploration du passé. Malheureusement tout ce que je vois est une prison occupée par une table d'hôte nombreuse et bruyante. Je me rappelle cependant une église qui occupe l'emplacement de l'Arc de Triomphe et où des chantres s'en donnent à tue-tête. (p. 279)

Cette note suggère que le rêve a laissé non seulement des images visuelles, mais une trace sonore. Pourquoi noter ses rêves, si ce n'est parce que cette seconde vie nocturne dont parlent *Aurélia* et les Surréalistes, est une forme constitutive de l'identité susceptible de devenir œuvre littéraire. Le mot même de rêve est mystérieux, pense Claudel qui souligne, en suivant Littré, l'incertitude de son étymologie<sup>8</sup>. Je me suis attardée à ces rêves, pour montrer comment l'introduction d'éléments jusque-là exclus (Claudel rêvait certainement en 1906 ! mais alors il ne le notait pas) permet à la fois une extension de la notion d'identité et du même coup de la fonction du journal, de son écriture.

Un autre domaine souvent abordé est celui de la santé : les insomnies, les résultats des analyses de sang, le nombre de globules rouges, un bilan

8 P. 203. Voir aussi p. 155 le rêve d'Aliki.

de santé (p. 155-156). Ce genre de notations peuvent être accueillies par le journal, mieux que par d'autres formes littéraires. Le corps tellement absent des premières pages du journal, affirme bien ainsi qu'il est le fondement même de l'identité, et qu'il s'écrit. Le vieillissement n'est pas la seule cause de cette présence croissante du corps ; la conception de l'identité et du rôle du journal a évolué. D'autant que s'y ajoute une dimension religieuse à propos de la résurrection des corps : le corps ressuscité, lumineux, est conscient de ses divers organes, non plus en tant qu'ils servent à lui-même, mais à leur fin suprême qui est l'amour et la ressemblance de Dieu, en tant que tel. Tout en lui est connu de lui, tout lui obéit. L'âme est vraiment la forme du corps, ce qui fait le corps. (p. 254)

Le problème du journal élargi, c'est l'hétérogénéité ; comment pourrait-il atteindre à la cohérence d'un texte littéraire ? « 30 septembre. Nouvel appartement *avenue Hoche* – Au matin nouvelle de l'accord à quatre à Munich » (p. 247). Évidemment les deux notations ne semblent pas d'égale importance. Comptes rendus de lecture, événements politiques – et avec la guerre ils sont particulièrement importants –, voyages, création de l'œuvre, mises en scènes du théâtre, conférences, coupures de journaux, lettres : le journal est comme la vie, tout s'y mêle. Plus qu'un reflet d'une identité, le journal en est l'architecte ; il donne une unité à ce qui était disparate. Important, me semble-t-il, (mais que je ne peux analyser longuement ici), le choix même du cahier, le passage d'un cahier à un autre, l'insertion d'ajouts, le fait que les lettres, les extraits de journaux soient collés le plus souvent. Le cahier, à la différence de la feuille volante, ou de ces « paperolles » qu'emploie Stendhal, est déjà un livre, ou un livret.

Le journal donne-t-il une idée juste de l'identité de Claudel ? Oui et non. Le journal exige du lecteur qu'il opère un travail de synthèse. Faute d'être destiné à une immédiate impression, mais probablement publié un jour, il permet à Claudel de rectifier l'image qu'il a donnée de lui, tout en étant un exercice d'écriture. Claudel répond aussi aux études critiques parues sur lui et sur son œuvre, de plus en plus nombreuses, à mesure que s'avance sa carrière ; le journal peut aussi répondre à d'autres journaux, par exemple à celui de Gide qui a été publié de son vivant (p. 288-289, 292). À propos du livre de Madaule « énorme livre sur moi, plein d'une admiration émouvante, mais qui a oublié le sel » (p. 41). Le sel ? ce pourrait être ces éléments comiques ou même burlesques qui s'expriment dans le journal, écriture en liberté : « Le mort, le jour

de la résurrection, qui s'aperçoit qu'il a oublié son râtelier » (p. 57)! Contrairement à beaucoup de journaux intimes qui sont mélancoliques et gémissants, le journal de Claudel n'est jamais geignard. Il ne correspond pas non plus – comme c'est le cas chez plusieurs écrivains –, à des périodes de panne de la création. Le journal se poursuit parallèle à l'activité de dramaturge, il est une œuvre.

### UN JOURNAL SPIRITUEL ?

Si la question de l'intimité chez Claudel est embarrassante, c'est qu'elle débouche sur un domaine qui n'est pas ou n'est plus que rarement celui du lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle. Certes le journal de Claudel n'est pas un journal mystique au même titre que les textes de Thérèse d'Avila ou des mystiques rhénans, mais c'est le journal d'un croyant fervent dont l'identité se construit sur ce roc qu'est pour lui la Foi, roc sur lequel s'édifie aussi sa poésie, son théâtre ; cette Foi suppose une intimité difficile, sinon impossible à exprimer. L'intimité repose sur la conscience (en quoi Claudel écarte la psychanalyse) ; mais que devient la conscience de soi dans la contemplation et même simplement dans la prière ? Il semble que le journal retrace un itinéraire, et que le concept, la pratique de l'intimité évoluent. Ainsi quand Claudel s'exhortait à « avoir conscience de Dieu comme on a conscience de soi » (I, p. 240) la conscience de soi était première, condition, support de la conscience de Dieu. Mais peu à peu le rapport s'inverse et ce serait la conscience de Dieu qui permettrait la conscience de soi. Alors la question de l'unité et de la dispersion qui était un obstacle à l'intimité, ne se pose plus dans les mêmes termes.

Claudel cite à deux reprises le théologien médiéval, Guillaume de Saint-Thierry, qui paraît l'avoir guidé dans ce chemin ardu :

Arrivé à cette hauteur, celui qui jusque-là n'était que solitaire ou simplement seul, devient « un » et la solitude de son corps s'est transformée en « unité de l'esprit » (*la Lettre d'or* de Guillaume de S. Thierry). (II, p. 187)

Certes Claudel n'est pas solitaire comme peut l'être un moine, loin de là ! mais ce texte me semble répondre à son désir d'unité : unité dans la diversité, unité par rapport aux autres. La Foi permet l'unité du moi



qui était menacée par la diversité des travaux, des êtres, des lieux. Mais alors, étant donnée justement cette diversité dont nous parlions plus haut, l'espace intérieur est vaste, c'est celui d'une cathédrale. Le moi-cathédrale ce pourrait être une définition du moi de Claudel, tel qu'il apparaît dans le journal. « Le milieu monastique était trop étroit pour moi. C'est une cathédrale qu'il me fallait. » (I, p. 185)

Une autre image – c'est plus qu'une image, un signe efficace – serait celle de la Trinité, trois personnes en une seule. Y a-t-il trois consciences en chaque personne, ce qui fait sa personnalité ? Il s'agit ici des trois personnes de la Trinité, mais on peut se demander si cette unité dans la diversité que suppose la Trinité, n'est pas un modèle pour Claudel qui aurait trouvé par sa recherche spirituelle dans l'amour divin la possibilité de concilier unité et diversité.

La vie intime est alors essentiellement la vie de l'homme dans son rapport avec Dieu. Révélateur, par exemple, ce texte où Claudel note le mot d'intime dans un écrit du Père de Foucauld : « les obscurités et les douleurs intérieures que l'âme éprouve dans sa vie intime d'amour divin » (II, p. 9). Le mot « intime » n'est pas très fréquent dans le journal de Claudel, il est donc particulièrement intéressant de le voir ici employé à propos de l'amour divin.

Dans cette intimité de l'âme avec elle-même et envers Dieu, faut-il distinguer « *animus* » et « *anima* », comme le fait Guillaume de Saint-Thierry ?

Dans Guillaume de S.-Thierry on trouve la distinction d'*Anima* et *Animus*, mais dans un sens un peu différent du mien. (II, p. 246)

Pour Guillaume de Saint-Thierry, comme pour Origène<sup>9</sup> – reflet du sexisme ordinaire – *anima* est l'âme matérielle, *animus* l'âme spirituelle. Mais d'autres interprétations que préférerait Claudel, n'établissent pas cette opposition entre le corps et l'âme et donnent sa pleine valeur à la féminité d'*anima*. Le dialogue entre *animus* et *anima* ne dissocie pas, il affirme au contraire l'unité et la richesse du moi dans le couple *animus* et *anima* ne faisant qu'un.

Mais alors quel est le rôle du journal ? et comment écrire cette intimité ? Il est le lieu où consigner les étapes d'une intimité, de cette intimité avec Dieu, si difficile à comprendre, à vivre, à écrire. Il apporte une aide à cette recherche. Il apparaîtrait comme un moyen de créer une unité intime dans la diversité. La variété, la multitude des activités et des êtres qu'il

9 Voir note de l'édition de la Pléiade, p. 1009 (n. 1 de la page 246).

évoque, il les réunit dans un cahier, il aide donc à l'unité par sa forme même. Loin d'être, comme on l'a dit souvent, un monument d'égotisme et d'exhibition du moi, le journal peut alors devenir un instrument de la vie spirituelle. Ce qu'il ne pouvait être lorsqu'il n'était qu'un répertoire de citations, le journal de Claudel parvient à être parfois un journal mystique, ou du moins spirituel, non seulement dans les moments où il se fait méditation et même oraison, mais même les jours où il ne fait que retracer les occupations quotidiennes, ainsi en particulier quand il devient de 1939 à 1945, un journal de guerre.

Journal intime ? Il est devenu intime, tentant d'exprimer une intimité non avec Dieu, ce qui n'aurait pas beaucoup de sens, mais une intimité *en* Dieu ; c'est finalement dans ces pages où Claudel relate son expérience religieuse que le journal deviendrait le plus intime, intimité spirituelle dont le lecteur n'a pas forcément idée, mais qui nous intéresse comme recherche d'un style paradoxal, puisqu'il s'agit de dire l'indicible. Les différents registres de l'écriture diaristique sont alors convoqués : journal de voyage aux abbayes de Maredsous ou de la Grande Chartreuse, comptes rendus de lectures de théologiens (saint Augustin), de mystiques (Thérèse d'Avila), et surtout de la Bible (Isaïe, Jérémie), analyses d'œuvres d'art (p. 336, *Adoration des Mages* de Seghers), notes au jour le jour de l'événement. La Foi donne une unité à ce disparate des jours. Mais comment dire l'intime ? À se situer à ce niveau, l'écriture de l'intime acquiert une difficulté accrue. Le caractère fragmentaire de l'écriture dans ce genre littéraire qu'est le journal, permet de brusques éclairs, des illuminations qu'il aurait été difficile d'explicitier davantage. C'est alors que le journal devient « intime », au plus profond de l'être.

Béatrice DIDIER